



Lundi 25 août

9h30 - 12h30 ateliers de l'Université d'été

14h lecture

Venezuela de Guy Helminguer (Luxembourg)

Texte français de Anne Monfort (Maison Antoine Vitez)

dans le cadre de Trait d'Union

Dirigée par Laurent Vacher

-Sainte Marie aux Bois-

16h conférence

Le théâtre européen d'aujourd'hui :

une expérience politique ?

par Hélène Kuntz

-Salle Jean François Lallemand-

18h lecture

Les veuves du président

de Alain Kamal Martial

dans le cadre de Trait d'Union

Dirigée par Pierre Pradinas

-Bibliothèque-

20h45 mise en espace

Egypte équivoque

de Alaa El Aswany (Egypte)

Dirigée par Maité Nahyr

-C Culturel Pablo-Picasso- Blénod lès P.A.M

navette au départ de l'Abbaye à 20h15

22h30 lecture

Monsieur Paul n'est pas commun

de Hervé Blutsch, par l'auteur

-Cellier-

00h concert

Youss and the wizz

-Chapiteau-



la me^éc présente

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Agitation multiforme

La dernière semaine estivale commence. Quelques rayons de soleil viennent égayer le festival païen qui fait de l'abbaye des Prémontrés le temple des écritures dramatiques contemporaines. Et les couloirs se remplissent de nouveaux visages. Alors que l'on y croise les icônes des auteurs déjà venus à la Mousson, d'autres se font photographier de ci de là, par Eric Didym et Catherine De Rosa. « Créer, c'est parler d'enfance » une citations de Genet à partir de laquelle chaque auteur choisit trois objets dans une malle à trésor et rédige une phrase sur une ardoise pour créer sa propre installation.

Pendant que leurs visages se font jour, leurs textes prennent voix : quelques spectacles, quelques mises en espace, mais surtout des mises en lecture. Le texte y est central. L'objectif : le faire entendre pour la première fois, et le mieux possible. C'est dans ce but que s'agitent depuis maintenant quelques semaines de nombreux comédiens et metteurs en scène. Mais arrêtons-nous quelques instants sur l'exercice de la mise en lecture... Un exercice périlleux qui pourrait ressembler à une esquisse de mise en scène, et qui pourtant relève d'une singularité tout particulière pour ses spectateurs comme pour ses créateurs...

Les comédiens avancent texte en main, découvrant avec nous la nouveauté d'une écriture. En peu de temps, il leur faut trouver des pistes de jeu, les assumer ensemble pour ouvrir les sens possibles des œuvres. A chaque mise en lecture son code de jeu. La convention s'accommode aisément de pupitres. Elle laisse au spectateur le soin de rêver au lieu de la fiction et au spectacle qui pourrait naître d'un tel texte. Parfois, un travail de l'espace et de la lumière nous donne des repères en plus, quelquefois figuratifs mais la plupart du temps expressifs... Un univers se crée, qui peut se déployer encore grâce aux musiciens qui accompagnent certaines mises en lecture. Les enregistrements de France Culture entraînent d'autres contraintes auxquelles répond l'usage du bruitage. C'est à chaque fois surprenant de voir les coulisses de ces fictions radiophoniques. On assiste finalement à un double spectacle, auditif et visuel. Et l'on peut s'amuser de voir les gestes et leurs bruits aussi dissociés...

En quelques jours, notre écoute se modifie. La perception des mises en lecture s'exerce et l'on commence à oublier que le texte est toujours dans les mains des comédiens. C'est que l'imagination est sans cesse stimulée...

C.L.

n°4

25 août 2008

sommaire :

Editorial

Venezuela
Guy Helminguer

Les veuves du président
Alain Kamal Martial

Monsieur Paul n'est pas
commun
Hervé Blutsch

Programme du jour

REDACTION

Olivier Goetz
Jean-Édouard Hastings
Charlotte Lagrange

GRAPHISME
Xavier Gorgol



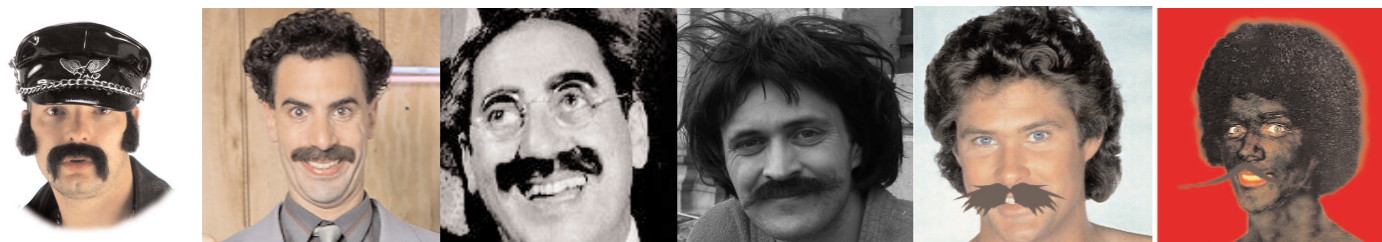
Monsieur Paul n'est pas commun d'Hervé Blutsch

Monsieur Paul vit en pension chez Monsieur Smut. Sa sœur, qui va devenir Madame Emile, ne peut plus assurer les frais pour son frère. Alors elle décide de le vendre à un zoo, car comme le dit son futur mari à propos des enfants « nous serions plutôt tentés par une collection de fœtus. Nous n'avons pas encore beaucoup de moyens, notre appartement est étriqué... Avec des fœtus, une simple étagère peut suffire. » Monsieur Paul se retrouve donc au zoo. Mais il n'est pas « commun, » comprenez ici, fort peu docile, du coup le directeur du zoo le bat pour le ramener à la raison et l'obliger à se reproduire en captivité avec la femelle qui va bientôt le rejoindre dans sa cage. « Je suis avant tout un directeur de zoo, et par conséquent j'ai des impératifs. [...] Vous coucherez avec la femelle, Monsieur Paul, et avec la femelle vous aurez un enfant. Les gens aiment voir les animaux s'accoupler dans les cages, vous ferez du spectacle. » Ils ne tardent pas à devenir l'attraction vedette du zoo.

Or le directeur du zoo, avide de pouvoir et de reconnaissance, en veut plus, toujours plus. C'est pourquoi il décide de travailler avec la société UN ET DEUX FONT TROIS pour faire fructifier sa petite entreprise « Nous assurons la promotion de l'établissement pendant les

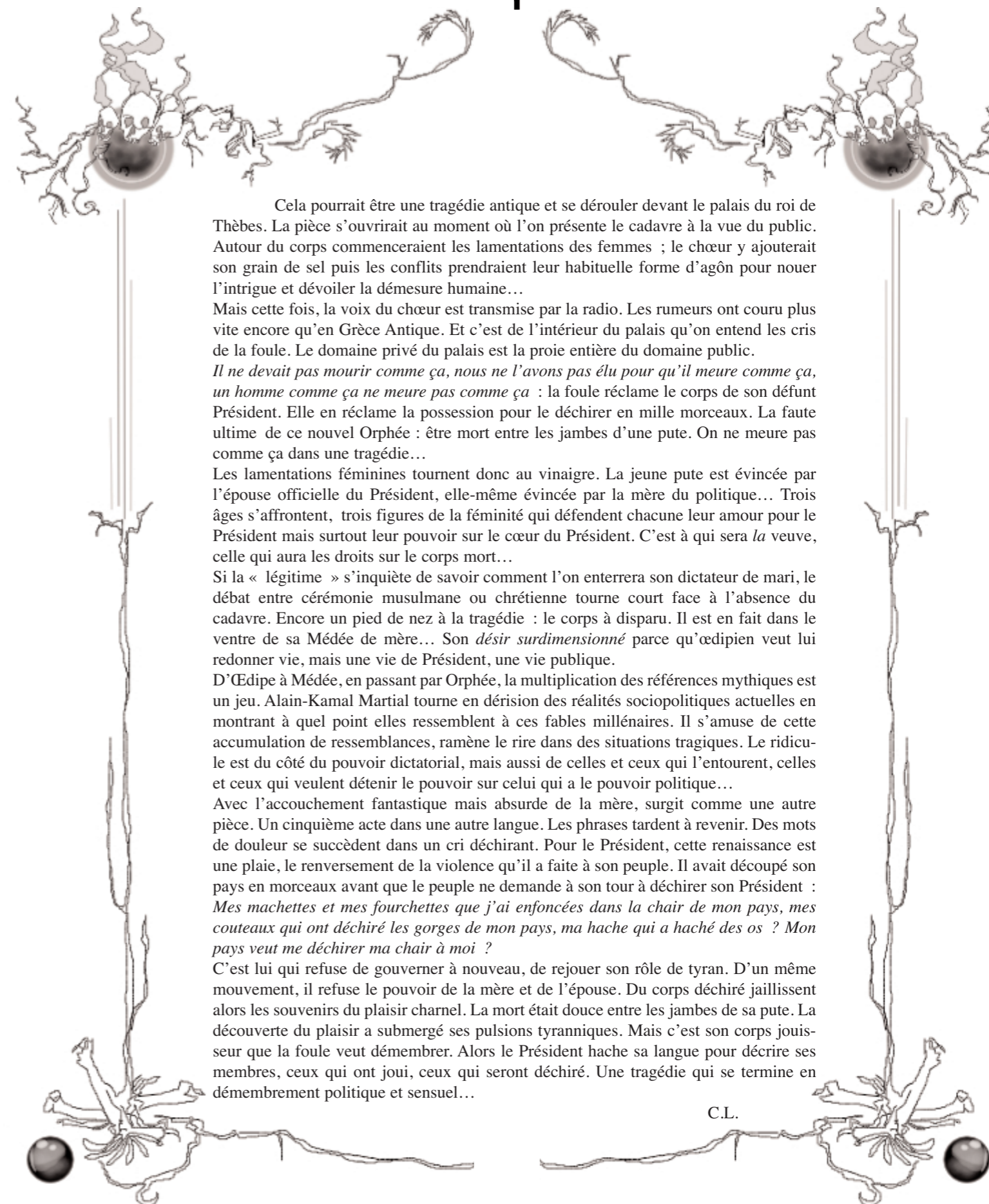
neufs mois de gestation qui précèdent l'accouchement... Placards publicitaires, affichages électoraux, panneaux de circulation routière : rien n'échappera à votre notoriété. Nous informons sans cesse, nous faisons de vous une star et de votre zoo un nom, la population vient assister en masse à la naissance de l'enfant. Vous triplez le prix de l'entrée et, par la même occasion, votre chiffre d'affaire. » Au passage, Blutsch nous gratifie d'une critique en règle de notre chère société de communication. Ce nouvel Hermès aux sandales de *vent* qui n'a finalement pour but que de nous bourrer le crâne, de sans cesse faire diversion comme pour mieux masquer l'absence de fond. Dorénavant, c'est la forme, le bruit, qui rapporte, peu importe le sens.

Le directeur du zoo, jamais rassasié, entend profiter de cet élan de popularité pour entrer en politique. En effet, il a choisi de s'investir dans la prochaine campagne électorale dans le camp des rouges face aux bleus. Tout semble donc parfaitement réglé pour que la machination fonctionne. Mais lorsque l'enfant naît devant les photographes, les reporters radio et un animateur de télévision spécialement dépêché sur place, rien ne se passe comme prévu, Monsieur Paul ruinant tous les espoirs.



Les veuves du Président

Alain Kamal Martial



Cela pourrait être une tragédie antique et se dérouler devant le palais du roi de Thèbes. La pièce s'ouvrirait au moment où l'on présente le cadavre à la vue du public. Autour du corps commenceraient les lamentations des femmes ; le chœur y ajouterait son grain de sel puis les conflits prendraient leur habituelle forme d'agôn pour nouer l'intrigue et dévoiler la démesure humaine...

Mais cette fois, la voix du chœur est transmise par la radio. Les rumeurs ont couru plus vite encore qu'en Grèce Antique. Et c'est de l'intérieur du palais qu'on entend les cris de la foule. Le domaine privé du palais est la proie entière du domaine public.

Il ne devait pas mourir comme ça, nous ne l'avons pas élu pour qu'il meure comme ça, un homme comme ça ne meure pas comme ça : la foule réclame le corps de son défunt Président. Elle en réclame la possession pour le déchirer en mille morceaux. La faute ultime de ce nouvel Orphée : être mort entre les jambes d'une pute. On ne meure pas comme ça dans une tragédie...

Les lamentations féminines tournent donc au vinaigre. La jeune pute est évincée par l'épouse officielle du Président, elle-même évincée par la mère du politique... Trois âges s'affrontent, trois figures de la féminité qui défendent chacune leur amour pour le Président mais surtout leur pouvoir sur le cœur du Président. C'est à qui sera *la* veuve, celle qui aura les droits sur le corps mort...

Si la « légitime » s'inquiète de savoir comment l'on enterrera son dictateur de mari, le débat entre cérémonie musulmane ou chrétienne tourne court face à l'absence du cadavre. Encore un pied de nez à la tragédie : le corps à disparu. Il est en fait dans le ventre de sa Médée de mère... Son *désir surdimensionné* parce qu'œdipien veut lui redonner vie, mais une vie de Président, une vie publique.

D'Œdipe à Médée, en passant par Orphée, la multiplication des références mythiques est un jeu. Alain-Kamal Martial tourne en dérision des réalités sociopolitiques actuelles en montrant à quel point elles ressemblent à ces fables millénaires. Il s'amuse de cette accumulation de ressemblances, ramène le rire dans des situations tragiques. Le ridicule est du côté du pouvoir dictatorial, mais aussi de celles et ceux qui l'entourent, celles et ceux qui veulent détenir le pouvoir sur celui qui a le pouvoir politique...

Avec l'accouchement fantastique mais absurde de la mère, surgit comme une autre pièce. Un cinquième acte dans une autre langue. Les phrases tardent à revenir. Des mots de douleur se succèdent dans un cri déchirant. Pour le Président, cette renaissance est une plaie, le renversement de la violence qu'il a faite à son peuple. Il avait découpé son pays en morceaux avant que le peuple ne demande à son tour à déchirer son Président : *Mes machettes et mes fourchettes que j'ai enfoncées dans la chair de mon pays, mes couteaux qui ont déchiré les gorges de mon pays, ma hache qui a haché des os ? Mon pays veut me déchirer ma chair à moi ?*

C'est lui qui refuse de gouverner à nouveau, de rejouer son rôle de tyran. D'un même mouvement, il refuse le pouvoir de la mère et de l'épouse. Du corps déchiré jaillissent alors les souvenirs du plaisir charnel. La mort était douce entre les jambes de sa pute. La découverte du plaisir a submergé ses pulsions tyranniques. Mais c'est son corps jouisseur que la foule veut démembrer. Alors le Président hache sa langue pour décrire ses membres, ceux qui ont joui, ceux qui seront déchirés. Une tragédie qui se termine en démembrement politique et sensuel...

C.L.

Égypte équivoque

d' Aal El Aswany
dirigée par Maité Nahyr



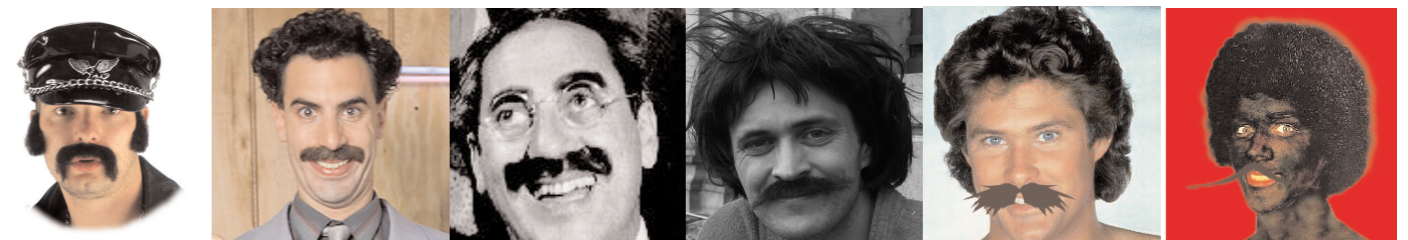
Chez Blutsch, la farce a des relents morbides et sinistres, tachée de feu et de sang, comme frappée du sceau du désastre, du cauchemar, de l'inévitable catastrophe semblant toujours poindre à l'horizon. Sous des dehors grotesques, le masque léger de la comédie, c'est bien une vision du monde, profonde et radicale, qui se dévoile peu à peu. Où les apparences sont trompeuses et la violence jamais totalement abolie. On s'estime civilisés, définitivement sortis d'un état brute et animal, mais qui pense-t-on vraiment ainsi tromper ?

On pourrait rapprocher ici le texte de Blutsch, même si la forme et l'écriture en sont fort éloignées, des textes d'Anne Sibran et de Juan Mayorga. Car à sa façon, il offre également une réflexion sur les liens qui unissent condition humaine et animalité. Dans *Je suis une bête*, il s'agissait d'une jeune fille finalement trop sauvage pour réintégrer le monde des humains, dans *Copito*, d'un singe moins bête que ce que les hommes, qui croyaient l'avoir totalement asservi, pensaient de lui, et dans *Monsieur Paul n'est pas commun*, d'un homme qu'on vend à un zoo, puisque pas comme tout le monde, et qu'il faut ramener dans le droit chemin à coups de

trique, toujours plus près de ce satané « instinct grégaire » selon la formule nietzschéenne consacrée. Chez Blutsch le monde serait un zoo où chaque homme est une bête « Mais nous sommes tous des porcs. [...] Seul Monsieur Paul pense qu'il n'en est pas un ».

Intellectualiser, interroger le propos de Blutsch n'est pas chose aisée. Parce qu'il se plaît tellement à sans cesse brouiller les pistes, à décaler sciemment les situations, que l'analyse, un tant soit peu sérieuse, semble inexorablement vouée à tomber à plat, incapable de saisir l'essence de Blutsch dans ses filets raisonnables et taxinomiques. Pour autant, on aurait tort de juger *Monsieur Paul n'est pas commun* comme inoffensive, alors qu'elle frappe fort et juste, sous une apparence d'étrange légèreté absurde. Certains revendiquent, dénoncent, Blutsch lui préfère rire de tout. On peut trouver ça couard, peu concerné, lui vous dira qu'il a au moins le courage d'en rire...

JEH



VENEZUELA

De Guy Helminger (Luxembourg)

Venezuela est l'un des 27 textes retenus par le programme européen Traits-d'Union. C'est la pièce qui représente le Luxembourg, dont Guy Helminger est sans doute l'un des écrivains les plus talentueux. Mais, d'expression germanophone, l'auteur vit et travaille à Cologne, son théâtre et ses éditeurs sont allemands... Symptôme de la difficulté, pour le ressortissant d'une petite contrée européenne, d'acquérir un statut international, sans sortir de son pays. Même si le Luxembourg a connu, depuis quelques années, un développement culturel sans précédent, il reste évident qu'un ouvrage publié par un éditeur local a moins de chance de connaître un retentissement international qu'un livre similaire publié, dans la même langue, dans un grand pays.

Guy Helminger n'est pas seulement dramaturge, il est aussi poète et se produit, à l'occasion, sur la scène, dans des récitals (<http://www.youtube.com/watch?v=FLiH2W2qhdQ>). Le détail a son importance, car le dramaturge prouve ainsi qu'il est aussi acteur, performer... Il mesure précisément l'effet physique dont le texte est porteur. *Vénézuéla* est, d'ailleurs, une pièce très physique, qui témoigne d'une oreille attentive à la dynamique des voix et des corps contemporains. On y observe la vie quotidienne d'un groupe d'adolescents, de ceux qu'on qualifie de marginaux, et que « sauvent » de la médiocrités de leur existence la pratique d'une activité qui les valorise aux yeux de leur communauté. En l'occurrence, une sorte de *train surfing* qui les amène à risquer une vie qui, aux regard d'une civilisation policée qu'ils ignorent ou qu'ils méprisent, n'a de toute façon que peu de prix. Exclus de la société des nantis, ils ont eux-mêmes, preuve suprême de leur asservisse-

ment, recours à l'exclusion, pratiquant entre eux l'insulte discriminatoire et le racisme : « t'as un cerveau de kebab », « tes ancêtres ont torturé des chevaux à Izmir » ou « c'était un branleur blanc », etc., etc. Ce que partagent ces « loulous »

(comme dirait Armand Gatty), c'est la passion d'un sport extrême qui leur est propre. S'accrocher aux wagons des trains qui passent (<http://www.sports-extremes.net/blog/index.php/?q=roller>) est leur unique préoccupation, leur pauvre « culture » de pauvres. Au début de la pièce, Kerm annonce à ses amis Flada et Bouquin que Fraggel s'est tué, que voulant tenter un coup d'éclat, il n'a pas pu résister à la vitesse et qu'il s'est fait écraser. Lorsque Olif, le plus jeune de la bande, les rejoint, ils n'osent pas lui annoncer la tragédie : « c'était son modèle, Fraggel. Il surfait super bien entre deux stations de tram » et « Olif a pas besoin de deuil, hein. C'est suffisamment la merde. » Kerm invente, alors, une histoire : Fraggel est parti au Vénézuéla pour participer à des « *compétitions* » de surf. Pourquoi le Vénézuéla ?

Parce que c'est un pays où « les trains vont plus vite, c'est pour ça que Fraggel est parti... ». Olif accuse le coup, mais il finit par gober la blague. Au fur et à mesure, le groupe est amené à enrichir la fiction ; mois après mois, Bouquin écrit les lettres qu'Olif est censé recevoir de Fraggel. Il se produit alors ce petit miracle, l'élaboration d'un conte de fée qui est comme un chef d'œuvre d'art

brut : la description circonstanciée d'un pays de cocagne (tout est inventé, même l'auteur avoue n'avoir jamais été au Vénézuéla) où les voies ferrées ne marquent aucun tournant sur des centaines de kilomètres, où la jungle est pleine de scorpions et de serpents empoisonnés, où il n'y a qu'à se baisser pour ramasser de l'or en quantité, et où les Indiens dialoguent avec les morts en enfonçant la tête dans la terre... Malgré leurs dissensions internes, le groupe reste soudé grâce à la légende à laquelle Olif semble adhérer de plus en plus, même si on apprend à la fin qu'il ne fait que semblant d'y croire. C'est une poésie naïve et colorée qui naît dans

le cerveau de ces

ados de l'Allemagne d'aujourd'hui comme chez « l'enfant amoureux de cartes et d'estampe » dont parle le Rimbaud du « Poète de sept ans »... Helminger veut-il nous dire par là que la poésie ne demande qu'à germer dans l'univers glauque et mortifère d'une jeunesse désabusée et sans repère ? C'est possible, mais il le fait, en tout cas, sans intention moralisatrice, car ce n'est pas un donneur de leçons. Il y a toujours un risque à poétiser la misère du monde et à parler à la place de ceux qui sont privés du langage des riches. Il serait intéressant de savoir comment l'auteur a travaillé, quelles ont été ses sources d'inspiration et de documentation. Un spectateur français pense, en lisant ce texte, à Mathieu Kassowitz, à Xavier Durringer, à Lionel Spycher... On pourrait aussi évoquer les drames sociaux des auteurs anglo-saxons. Une chose est sûre, la situation décrite par Guy Helminger semble aux antipodes de celle du plus riche des pays européens. À moins que l'écriture théâtrale d'un pays ne reflète, précisément, l'envers de son décor. Il n'est pas exclu que *Vénézuéla* soit le nom propre du refoulé luxembourgeois.

O.G.